N 3245 — 9e Année

CINQ CENTIMES

Mercredi 5 Mai 1897

RÉDACTION & ADMINISTRATION:
ROUBAIX, 65, rue des Fabricants (près la place du Trichon)
TOURCOING, rue VERTE, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
Trois mois, 4 fr. 50 — Un an, 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois, 6 francs — Un an, 24 francs
L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES
ANNONCES . . . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . . . 1 fr. 00 —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal, à Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

Téléphone

TROIS FÊTES

Les républicains célèbrent, chaque année, la Fête nationale, le 14 Juillet. Les collectivistes ont inauguré, en 1890, la fête internationale du travail, le 1er Mai. Et les cléricaux ont voulu aussi, depuis quelques années, avoir leur fête spéciale, qu'ils ont placée sous le patronage de Jeanne d'Arc.

Lorsqu'il y a dix-sept ans, les Chambres décrétèrent que le 14 Juilllet serait célébré comme jour de fête nationale, il y eut, dans tout le pays, un *magnifique* mouvement d'enthousiasme et d'allégresse.

La République, enfin victorieuse, était devenue le gouvernement non plus seulement nominal, mais effectif, du pays. Un régime de liberté et de progrès avait succédé aux gouvernements réactionnaires et despotiques qui pendant si longtemps s'étaient imposés à la France.

Les républicains étaient tout à la joie du triomphe. La démocratie était maîtresse de ses destinées. Et l'avenir apparaissait à tous rempli des [illegible] radieuses espérances.

Quel élan unanime, quelle exaltation généreuse transportaient les citoyens français, en cette *mémorable journée du 14 juillet 1880* ! La République affirmait véritablement son avènement, saluée par les acclamations de tout un peuple.

Depuis, l'élan s'est peu à peu ralenti, l'exaltation s'est apaisée, sous l'action de l'accoutumance.

Les cléricaux, qui se contentaient autrefois de bouder la fête nationale, ont accentué leur hostilité, et ils essaient aujourd'hui de la remplacer par la fête de Jeanne d'Arc.

Le 14 juillet est cependant encore fêté avec éclat sur toute l'étendue du pays, et si les classes élevées demeurent étrangères à ces réjouissances démocratiques, le peuple — le bon peuple de France — *célèbre toujours joyeusement* l'anniversaire de la prise de la Bastille, qui symbolise, à ses yeux, la chute de l'ancien régime et le triomphe de la République.

La fête du 1er mai s'annonça comme un mouvement révolutionnaire, comme une descente dans la rue des ouvriers des villes industrielles, appelés, par les chefs du socialisme international, à formuler bruyamment leurs revendications.

Et d'importantes démonstrations populaires eurent lieu sur la voie publique. Les gouvernants mobilisaient les troupes et prenaient des mesures d'ordre extraordinaires. Nous n'avons point à refaire l'histoire de ces premières manifestations du 1er mai, dans ce département du Nord, où le poignant drame de *Fourmies* a laissé dans la mémoire de tous un ineffaçable souvenir.

Ces événements constituent une page trop douloureuse de notre histoire pour que nous voulions y insister.

Six ans ont passé depuis lors, et déjà la fête internationale du travail a cessé d'enthousiasmer les travailleurs. Le nombre des ouvriers qui abandonnent les ateliers le 1er mai est aujourd'hui presque infime. Malgré les appels enflammés des chefs, l'armée ouvrière reste froide et sceptique.

« Le premier mai a été déclaré *jour férié*, écrivait, il y a quatre jours, M. Jules Guesde, dans la *Petite République*. Ce jour-là, on ne travaillera pas. De par la volonté ouvrière, les ateliers resteront inutilement ouverts. Chômez comme nous, avec nous. »

Or, on n'a pas chômé, ou si peu que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Et le député socialiste Marcel Sembat, dans un banquet organisé à Paris, à la Maison du Peuple, reconnaissait avec mélancolie que « le 1er mai n'avait pas été, cette année, ce qu'on aurait souhaité qu'il fût. »

C'est que les travailleurs s'assagissent, à mesure qu'ils deviennent plus instruits. C'est qu'ils comprennent l'inutilité, en même temps que le danger, des manifestations de la rue, qui dégénèrent trop souvent en désordres et en tumultes.

Que dans les pays qui n'ont pas encore conquis l'égalité politique de tous les citoyens, les ouvriers se forment en cortèges nombreux et imposants pour affirmer et revendiquer leurs droits : c'est utile et nécessaire.

Mais, dans notre démocratie républicaine, où le peuple est souverain, le meilleur, le seul moyen, pour les citoyens, de faire triompher leurs revendications, c'est l'action politique ; le bulletin de vote est autrement efficace et puissant, que tous les cortèges et toutes les démonstrations.

Les fêtes populaires n'en ont pas moins une réelle influence sur les foules. C'est, évidemment, un excellent moyen de propagande électorale. Et c'est pourquoi les cléricaux ont pensé à instituer leur fête de Jeanne d'Arc.

Ils avaient déjà les processions. Mais celles-ci ne leur suffisent plus. Elles ont un caractère trop exclusivement religieux, qui exclut une très notable partie des populations. Et puis, elles sont interdites dans la plupart des grandes villes et dans beaucoup de villages.

La nouvelle fête doit mêler agréablement le religieux au profane. On célèbre des messes, on chante des *Te Deum*. Puis, on organise des réjouissances populaires.

Et, ici, on ne se contente pas de donner le *mot d'ordre aux amis, d'adresser des* appels chaleureux aux habitants. On met en œuvre, auprès des froids et des hésitants, tous les moyens d'influence dont on peut disposer ; on a recours, au besoin, à l'intimidation.

C'est la fête commandée, imposée. Bon gré mal gré, tous ceux qui tiennent par quelque lien au monde des cléricaux, ou qui peuvent redouter ses rancunes, doivent s'amuser, pavoiser, illuminer.

Nous verrons ce que durera cette nouvelle fête, qui n'a guère eu jusqu'ici quelqu'éclat que dans un petit nombre de villes du Nord. Souhaitons, du moins, que le gouvernement n'encourage pas une tentative dirigée, à n'en pas douter, contre notre fête nationale*; et espérons* que nous ne verrons pas, cette année, les officiers de l'armée française s'associer, comme il y a deux ans, à une manifestation cléricale dont les autorités civiles s'étaient justement et délibérément écartées.

Georges ROBERT.

Comme ils sont logiques!

Les collectivistes poussent en ce moment les masses ouvrières contre l'argent productif et ils ne pensent nullement à attaquer l'argent improductif.

Un monsieur quelconque possède, par exemple, 50,000 francs de rente ; aucun politicien ne lui demandera compte de l'emploi qu'il en fait.

Cet homme s'en sert comme il l'entend, pour ses besoins et ses plaisirs. Pour peu qu'il veuille bien faire de la propagande, et bien qu'il soit un gros capitaliste, il pourra devenir un Conseiller municipal ou un député collectiviste, et, à l'occasion, il sera porté en triomphe par le peuple. Il est même libre d'économiser la moitié ou les deux tiers de ses revenus sans que nul n'ait le droit d'y trouver à redire. Pas un sou ne va à l'ouvrier. En un mot, cet argent ne produit pas ; il ne fait vivre que son propriétaire,

Pour le patron, c'est autre chose ; celui-là est utile, il fait œuvre utile ; il est tout naturel que tout le monde lui tire dessus.

C'est pour le moins un tyran, un buveur de sang. Avec le capital dont il dispose le patron pourrait vivre de ses rentes. Non, il crée une industrie, s'y consacre, travaille, endosse des responsabilités, court des risques; si l'entreprise ne réussit pas lui seul se ruine, si elle réussit, il en profite, il est vrai, mais les ouvriers en bénéficient également. Un tel homme pour les collectivistes est un ennemi publie et ils le désignent aux insultes et aux sarcasmes de la foule.

Je prends un exemple : Un fabricant possède un capital de 20 millions. Eh bien ! sur ce capital il arrive à payer par an, en salaire, aux ouvriers, 7 à 8 millions, presque la moitié du capital, c'est-à-dire qu'avant de toucher aucune rémunération, il paie presque 50 0/0 d'intérêt sur le capital engagé.

Cet homme fait vivre 15,000 personnes avec son capital. Il est tout naturel qu'aux yeux des collectivistes il soit plus malfaisant que le politicien capitaliste qui se fait des rentes en exploitant la misère et la souffrance humaines et qui se garde bien de donner un sou pour les soulager.

MAX.

Le trembl ment de terre de la Guadeloupe

Paris, 3 mai. — Le tremblement de terre de la Guadeloupe, signalé hier, a, par les dépêches complémentaires reçues aujourd'hui, une *gravité exceptionnelle. Il a fait à Pointe-à-Pitre*, 50 victimes et occasionné plusieurs millions de dégâts.

Le pays, déjà fort appauvri par la crise sucrière, est plongé dans la misère.

Le gouvernement, sur la demande du ministre des colonies, va envoyer des secours.

Echos et Nouvelles

Le livre le plus coûteux qui ait encore été publié dans le monde est assurément, l'*Histoire officielle de la guerre de Sécession*, actuellement en cours de publication aux Etats-Unis. Cet ouvrage, d'après les prévisions, ne coûtera pas moins de quinze millions de francs !

∴

Agard, la grande tragédienne, qui est morte en Algérie, vient d'être l'objet d'un touchant témoignage de souvenir. Les habitants de Mustapha ont apposé une plaque commemorative sur la villa où la grande artiste a passé les derniers jours de sa vie.

∴

Herr Hildeskeim, riche industriel allemand, vient de mourir en léguant toute sa fortune à son fils unique, à la condition que ce dernier n'entrerait en possession de sa fortune qu'après avoir visité tous les pays du monde, sans excepter la Patagonie !

∴

Voulez-vous redresser votre appendice nasal ? Un medium rebouteur de Londres vient d'inventer un appareil grâce auquel on peut donner à son nez la forme que l'on désire ! Ce rebouteur d'un nouveau genre fait florès à Londres, où il corrige en ce moment les nez d'une cinquantaine des plus aristocratiques jeunes femmes de la Metropole !

∴

Les iddigènes d'Aoba (Nouvelles-Hébrides) ont assassiné un colon anglais et ont fait ensuite de son cadavre un horrible festin. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que cette île se trouve dans l'Océan *Pacifique*.

∴

Quelques grandes dames de la haute société espagnole viennent de se rendre auprès du ministre espagnol Canovos pour le prier d'interdire l'ouverture d'un temple qui venait d'être construit par des protestants ! Voilà une manifestation féminine qui est édifiante dans un pays où on proclame tout haut la liberté des cultes.

AU JOUR LE JOUR

Les Sous-Bois de Verlinghem

Nous n'aurions pas, nous aussi, notre droit au printemps et aux exquises flânes, si de temps à autre, il ne nous était pas loisible, dans nos « Au Jour le Jour, » de rêver aux bois ombreux, piqués de flèches ensoleillées comme des trouées d'or. Ces rêvasseries de poète en mal d'amour nous reposent de la route longue où à travers les incidents plus ou moins décourageants de la vie banale, il nous faut traîner la besace surchargée du chemineau. Donc, comme le tourlourou à la halte, mettons sac à terre et causons fleurs, printemps, tout ce qu'il embaume et *ensoleille, mangeons à pleines dents cette bonne* tartine de verdure que l'on coupe le long des routes et que caressent comme d'une confiture, les coquelicots empourprés, courons pieds nus et cheveux au vent dans les roses ou mieux dans les églantines des sillons. Fuyons les roses léchées des serres surchauffées et dans les sous-bois, ensanglantons-nous les lèvres de mûres et piquons à nos vierges boutonnières les très académiques violettes. Nous avons là, sous la main, un joli petit bois, pas poseur, où l'on peut franchement se vautrer, où les enfants s'ébattent, sans souci de la prose et de la mode, où l'on mange des fraises qui ne viennent pas d'un marchand de primeur et où l'on cueille des fleurs qui ne sont pas en papier.

Au bout de l'avenue de Messine, voisinant presque avec St-André, il a poussé fort à propos ce joli bois de Verlinghem jetant à profusion dans ce coin coquet et privilégié la flore épaisse et délicieuse de ses ombrages et de ses verdures reposantes, oasis délicieux qui convient à merveille à nos névroses suriques et à nos neurasthenies plaintives. Allez donc vous étonner comme la raconte la légende qu'à son retour en France, messire Jacques Philippe de Rassenghien, duc de Parme, après avoir été malade de fièvre violente en son château de Lomme quelques six semaines retrouva dans les sous bois de Verlinghem belle et vaillante santé. C'est que le très haut personnage, contrairement à l'avis de son docteur avait bu à longs traits l'eau de *Verlinghem qui chante si musicalement les cris*tallines de ses sources vagabondes dans les hautes herbes. fontaine digne de Jouvence qui garde dans le miroir de ses eaux les secrets de jeunesse et de beauté qui font le gas plus solide et la femme plus accorte et plus attirante.

Verlinghem qui ne se refuse rien, s'est même offert le luxe d'une histoire ce qui du reste ne l'a nullement empêché d'être un village heureux : M. Victor Becquart, dans un intéressant historique des communes de l'arrondissement de Lille, rappelle les origines lointaines de Verlinghem, fécondées par le sang d'un martyre, ses luttes ardentes et meurtrières contre les soldats de Philippe Auguste, qui mirent à sac le coquet village, sa vaillance héroïque pendant le cruel et affamant hiver de 1709. Enfin, pour que rien ne manque au bonheur de Verlinghem, M. Victor Becquart, le gratifie d'une légende, d'où il appert que les satellites du proconsul Decius, féroce persécuteur de chrétiens mirent à mort lui décapitant le chef, Saint-Chrysole, évêque d'Armenie et ce qui ne gâte rien, un fort brave homme très aimé de ses paroissiens. De plus, dans un avant-propos, l'historien de Verlinghem, ajoute que le nom du village vient du mot saxon freling qui signifie homme libre et de *hem*, demeure habitation. On peut donc traduire Verlinghem par demeure de l'homme libre : vous reconnaîtrez que c'est un suggestif nom de baptême et c'est vraiment une chance de porter dans son vocable nominal un pareil *programme que l'on peut réaliser à volonté*.

Allez donc résister à ces attirantes espérances de liberté lorsque le soleil « claire » aux orées d'azur, que les pommiers neigent leurs embaumés flocons et que les hirondelles forment de longs rubans moirés dans l'infini du ciel. Dites à l'ecrivain fatigué, au rond de cuir éternellement attaché au rivage de la paperasserie administrative qu'au bout du 7e kilomètre d'une marche, égayée par de délicieux paysages, il trouvera bon souper de fraises et de mûres, bon gîte de feuillage et de verdure et vous verrez si l'un et l'autre ne jettent pas volontiers au premier dimanche leurs plumes par dessus les moulins. Pour se rendre à la forêt du rêve, il suffit de traverser Lambersart avec ses prairies grasses où se vautrent voluptueusement les vaches rêveuses aux yeux pensifs. Dans les lointains se dressent Lomme et Pérenchies montrant au loin leurs sites opulents, leurs clochers rustiques découpant l'horizon qui ne finit pas.

Et c'est dans un decor d'élégantes villas et de fermes anciennes du XVIe et du XVIIe siècle qu'après avoir entrevu Lompret, vous arrivez enfin au terme du voyage où vous trouvez cette hospitalitalité écossaise qui s'est réfugiée dans nos campagnes. Là, de bon accueil, le paysan vous offre la miche savoureuse de pain bis ou le lait crèmeux non baptisé par la source voisine et, après le somme sur l'herbe dorlotante, vous regagnez Lille et sa prison d'usines plus reposé et mieux portant. Alors, l'étroit appartement *aux atmosphères malsaines, ou le bureau aux* poussiereuses odeurs, vous semblent moins sombres, car vous avez les mains pleines de fleurs pour parfumer votre home et de fraises pour égayer votre dessert.

Voulez-vous un bon conseil pour finir : au premier jour emmenez votre smala au grand complet, femme, enfants, belle-mère même (la verdure transformera peut-être son caractère) et dans les bosquets pleins des clairières gaies et fraîches d'ombrages épais, de solitudes calmes et parfumées, couchez toute votre petite famille dans les sous bois de Verlinghem et lui offrez le repas frugal en plein air.

Vous serez peut-être obligés de mettre les bouchées doubles et de courir plusieurs fois au boulanger du village mais vous y gagnerez tous de fraîches couleurs et de la santé pour toute la semaine.

Vous reconnaîtrez avec moi que c'est jouer à qui perd gagne et que cela vaut mieux que des visites de docteurs ou des notes de pharmaciens. D'autant plus que les lauriers ne sont pas coupés et que le bon bourgeois peut réaliser son rêve : se coucher comme Cincinnatus sur un lit de lauriers à quelques mètres de sa charrue.

G.-D. JEANDOUZY.

L'élection de l'abbé Gayraud

Paris, 3 mai; — M. Rabier, député du Loiret, déposera dès la rentrée sur le bureau de la Chambre le rapport dont sa rédaction lui a été confiée per la commission qui a procédé à l'enquête parlementaire sur l'élection de la troisième circonscription de Brest. Ce rapport qui conclura à l'invalidation de M. l'abbé Gayraud, contiendra sans doute en annexes les dépositions qui ont été reçues sur place par la commission.

Le rapporteur exposera, en outre, dans son travail toute l'organisation créée dans le département du Finistère par le parti catholique et révèlera, avec preuves à l'appui, un grand nombre de faits attestant l'ingérence du clergé salarié par l'Etat dans la campagne électorale. M. l'abbé Gayraud insistera lui-même auprès de la Chambre pour que celle-ci mette promptement à son ordre du jour la discussion des conclusions du rapport de M. Rabier.

Le débat viendra donc dans les premiers jours de la reprise des travaux parlementaires. Il sera très étendu et très mouvementé. La Chambre ne se bornera pas, en effet, à examiner les conditions dans lesquelles s'est effectuée l'élection de Brest, mais elle profitera de l'occaston qui lui sera offerte pour généraliser la question et pour se prononcer sur le rôle politique du clergé.

On dit même que certains orateurs, parmi lesquels M. Hémon qui, lors de la première discussion, détermina le vote de l'enquête par le retentissant discours dont la Chambre vota l'affichage, interviendront les uns pour reprocher au cabinet de n'avoir pas sévi contre les ecclésiastiques convaincus d'ingérence dans le domaine de la politique, les autres pour demander que le dossier de l'enquête soit renvoyé au ministre des cultes avec invitation à celui-ci de lui donner les suites qu'il comporte.

Le débat, on le voit, aura une grande importance politique.

La personnalité de M. l'abbé Gayraud, dont l'invalidation est certaine, passera pour ainsi dire au second plan et c'est ce cabinet lui-même qui sera mis en cause.

M. Méline sera naturellement amené à prendre la parole après M. Darlan pour défendre la conduite du gouvernement qu'il préside. Le président du conseil acceptera-t-il le renvoi du dossier au garde des sceaux si quelqu'un le propose ? Cela est douteux, car ce renvoi constituerait d'une façon indirecte un blâme pour le cabinet.

Quoi qu'il en soit, la lutte sera chaude et c'est sur le terrain de la politique religieuse qu'à la rentrée se livrera la première bataille contre le ministère.

T. H.

Nos Dépêches

Par Fil Téléphonique Spécial

Le Mouvement p éfectoral

Paris, 3 mai. — Un mouvement administratif portant sur un grand nombre de sous préfets et de secrétaires généraux a été signé ce soir. Il paraîtra demain matin à l'*Officiel*.

ELECTIONS MUNICIPALES

A Saint-Ouen. — Le scrutin de ballottage pour l'élection de onze membres du conseil municipal de Saint-Ouen a eu lieu hier et a donné les resultats suivants :

Ont obtenu :
Liste révolutionnaire............ 2.252 voix.
Liste radicale .... 2.154 —

En conséquence, la liste révolutionnaire est élue.

A Dijon. — Le conseil d'Etat ayant annulé quatre membres de la municipalité socialiste de Dijon et deux autres ayant démissionné, des élections complémentaires ont eu lieu aujourd'hui.

Elles se sont faites sur la question de la suppression des octrois, votée par la municipalité socialiste.

Le comité de la presse avait formé une liste de protestation composée de quatre républicains et de deux conservateurs. Cette liste a été élue par 5825 voix sur 16756 inscrits. Il y a eu environ 900 voix perdues et 10000 abstentions.

Le comité socialiste ne présentait pas de liste et le comité démocratique radical avait recommandé l'abstention.

Une interpellation de M. Jaurès

Paris, 3 mai. — On annonce que M. Jaurès va écrire au ministre de l'Intérieur pour l'informer de son intention de l'interpeller à la rentrée sur les incidents qui se sont produits le 1er mai à Carmaux et en particulier sur l'arrestation du maire, M. Calmettes.

Les militaires rengagés et les emplois civils

Paris, 3 mai. — Plusieurs conseillers généraux ont émis le vœu, dans la session actuelle, que la majeure partie, la totalité même des petits emplois relevant de l'Etat, des départements ou des communes, tels que ceux de facteurs ruraux, de garde-champêtres, etc., soient réservée aux militaires ayant fait campagne en Algérie, aux colonies, ou ayant effectué un rengagement dans l'armée active. Ce vœu ne restera pas, comme tant d'autres, platonique. On annonce, en effet, qu'une proposition de loi dans ce sens sera déposée à la rentrée sur le bureau de la Chambre.

La santé de M. Tolain

Paris, 3 mai. — Bulletin d'aujourd'hui rédigé par le docteur Mayer :

« Faiblesse plus complète, alimentation nulle, situation s'aggrave. »

Fuite d'un directeur de banque

Paris, 3 mai. — Le directeur d'une maison de banque de la place de la Bourse, dont la raison sociale est Douglas Hungerford et Williams, vient de disparaître.

Il aurait commis de nombreuses escroqueries au préjudice d'une grande quantité de petits employés et rentiers, auxquels il promettait de servir sur les sommes qu'ils lui confiaient, un intérêt de 5 à 6 0/0 par mois.

Le montant de ces escroqueries atteindrait environ 600,000 francs.

L'affaire Arton

Paris, 3 mai. — A une heure Arton a été amené au cabinet du juge qui a reçu ensuite la visite de M. Tezenas, avocat de M. Henry Maret, venant demander où en était l'instruction au sujet de son client.

A une heure et demie, M. Saint-Martin est venu au petit parquet, mandé par le juge, afin de lui fournir quelques renseignements.

M. Dreyfus, gendre de feu M. Barbe, est venu également, sur convocation, fournir à M. Le Poittevin certains renseignements dont celui-ci avait besoin.

La Guerre Turco-Grecque

Retraite générale — Les Grecs abandonnent Pharsale — Mauvaises nouvelles d'Epire — Arta évacué

La situation

Londres, 3 mai. — La situation est toujours transitoire et va peut-être rester telle pendant quelques jours. Les Turcs, qui avaient à l'origine négligé l'Epire pour ne s'occuper que de la Thessalie, ont pris depuis la résolution de conduire de front les deux opérations. Ils ont dirigé 30 bataillons sur l'Epire pour refouler les Grecs et ont à peu près atteint le but qu'ils se proposaient. En même temps, ils continuaient à avancer en Thessalie, forçant les Grecs à redescendre au sud. Ceux-ci, se sentant menacés de front et de flanc, ont décidé de reporter leur ligne de défense en arrière de Pharsale Ils s'efforcent d'organiser la résistance de manière à disputer le plus chèrement possible le succès sur lequel les Turcs paraissent compter, vu la supériorité de leurs forces.

Toute idée de médiation est donc prématurée.

EN ÉPIRE
LES GRECS EN DEROUTE

Londres, 3 mai. — Le correspondant du *Daily News* qui accompagne l'armée grecque de l'Epire fait télégraphier, de Patras, où il a été envoyé des dépêches par la poste :

« Nous avons perdu tout ce que nous avions gagné. Notre défaite de jeudi, à Pente-Pichadia bien qu'insignifiante, a été suivie d'une panique qui s'est étendue à toutes les troupes grecques qui se trouvaient sur le territoire turc, c'est-à-dire au moins dix mille hommes.

» Tous les soldats grecs sont rentrés à Arta. Vendredi matin, il ne restait pas un seul soldat grec sur la rive turque de l'Arachtos. »

Londres, 3 mai. — Le correspondant du *Times* aux avant-postes grecs donne, de son côté, les renseignements suivants sur la déroute de l'armée grecque en Epire.

Les Grecs avaient leurs positions avancées sur un éperon dominant la principale route de Janina à gauche et sur la vieille route de Pente-Pighadia à droite.

Malgré l'attaque faite mercredi par 40,000 Turcs, les Grecs n'avaient pas renforcé cette position, qui est la clef de Janina.

Sur l'éperon, il n'y avait que 600 evzones avec deux canons et, sur la petite montagne, deux pièces de montagne, deux compagnies d'evzones une compagnie d'infanterie et 200 volontaires environ.

Toutes les troupes étaient affaiblies par cinq jours de combat et par les rudes travaux qu'elles avaient eus à effectuer avec la ration réduite.

En arrière, les Grecs avaient 6.500 hommes et 30 canons dans une bonne position, mais trop éloignée des postes avancés pour pouvoir les secourir à temps.

Le 29 avril, à quatre heures du soir, une fusillade terrible a éclaté sur la droite de l'éperon et a duré jusqu'à cinq heures.

A ce moment, près de 6.000 Turcs ont traversé la vallée et ont escaladé la montagne, peu escarpée en cet endroit, en s'abritant sous les bois et les rochers.

Ils durent souffrir du feu des troupes placées sur la montagne, mais ne furent que peu exposés à celui des troupes postées sur l'éperon.

Le feu des postes de la montagne cessa. Les Turcs apparurent sur la crête de la montagne *et y prirent position*.

La position sur l'éperon n'était plus tenable. A cinq heures un quart, la retraite commençait sans symptômes de panique. Les Grecs s'étaient bien battus, mais il était impossible à une poignée d'hommes de supporter le feu terrible des Turcs.

Cependant, au lieu de s'arrêter à la position la plus rapprochée, où se trouvaient mille hommes et huit canons, la retraite continua sous la poursuite des Turcs qui tiraient et criaient. Les mille hommes et les huit canons furent entraînés avec le reste des troupes. Les Grecs commençaient à se débander quand la nuit tomba.

La panique et la fuite

A neuf heures, on atteignit Koumounzadis, où les trois mille hommes de cette forte position vinrent grossir cette déroute extraordinaire. Les paysans, terrifiés, s'y joignaient aussi, emportant leurs objets les plus précieux. La route était couverte de troupes de toutes armes.

Les hommes ne se battaient pas, paraissant effarés, uniquement déterminés à ne pas combattre et poussés vers Arta par une force irrésistible. Les officiers, incapables de maintenir l'ordre, marchaient tristement, désolés et honteux.

A Kanopoulo, quartier général du colonel Botzaris et quatrième position fortifiée, les colonels essayèrent d'arrêter la déroute. Ils parurent un instant avoir réussi, puis, peu à peu, les groupes de soldats filèrent vers Arta et bientôt l'armée entière suivit, roulant comme un torrent que grossissaient toujours les postes rencontrés.

Les habitants, craignant la vengeance des Turcs, pour avoir donné assistance aux Grecs, se joignaient à la déroute, en criant. Hommes, femmes et enfants, étaient chargés d'objets mobiliers, de hardes et d'une foule de menus objets.

Une quantité de gros bétail, de moutons et de chèvres, suivaient, de sorte qu'aux endroits où la route se rétrécissait, tous ces animaux s'entassaient, au milieu des beuglements, des bèlements, des cris de toutes sortes et s'écrasaient mutuellement, encombrant la route de cadavres.

D'un autre côté, on entendait les cris d'appel de parents ayant perdu leurs enfants, de femmes recherchant leur mari à la faible lueur de rares lanternes, tandis qu'au loin, le ciel embrasé de la lueur sinistre des maisons en feu rappelait aux malheureux qu'ils avaient tout perdu.

A trois heures, on atteignait Arta. Il ne restait plus un seul soldat grec sur la rive turque de l'Arachtos.

A ARTA

A Arta, l'agitation était indescriptible et les dépêches d'Athènes nous signalaient, hier soir, le spectacle lugubre de l'exode de la population des campagnes, affolée, poussant devant elle d'innombrables troupeaux, cependant que les magasins de la ville se fermaient, que dans la nuit les cloches sonnaient aux églises et qu'au loin on apercevait d'immenses foyers allumés par les bergers.

Sur la place, un prêtre en armes prêchait la croisade. La foule réclamait la guerre et le retour en avant. Ce fut alors que le colonel Manos décida une nouvelle sortie des troupes grecques.

Cette sortie, déjà signalée par les dépêches d'hier soir, fut opérée par le colonel Bairactaris avec environ six mille hommes de l'artillerie et le corps garibaldien. Les Grecs reprenaient la route de Pente-Pighadia.

D'autre part, dix-sept cents irréguliers passaient la frontière au milieu de scènes d'enthousiasme. Une femme d'une remarquable beauté les précédait, élevant au dessus de sa tête le drapeau hellénique.

La marche des Turcs

Constantinople, 3 mai (source officielle turque). — Les Turcs, profitant de la retraite des Grecs, se sont avancés jusqu'à Louros qu'ils ont repris et occupé.

DEVANT PRÉVEZA
Résistance de la Place

Arta, 3 mai. — La flotte grecque de l'ouest, composée de six canonnières et d'un aviso, sous les ordres du commandant Tombazis, est toujours dans le golfe d'Arta. Elle stationne en face du fort de Vouitza.

Préveza, qui essuie le feu de la flotte et des batteries grecques de terre, tient toujours bon.

Détail curieux : Les femmes turques sont toutes réfugiées chez les chrétiens de Preveza.

On considère que la prise de Preveza sera difficile. L'armée grecque s'en est rapprochée à deux reprises, mais elle a dû rétrograder sur Arta.

EN THESSALIE
Les ministres grecs aux avant-postes

Athènes, 3 mai. — Le colonel Tsamados, ministre de la guerre et M. Theotoki, ministre de l'intérieur, sont arrivés à Volo, mais ils en sont bientôt repartis pour prendre part à un grand conseil de guerre, qui sera tenu en vue de la bataille que l'on prévoit prochaine.

Ils ont longuement conféré avec le prince héritier et les officiers supérieurs de l'armée.

Au dernier moment on annonce qu'ils ont quitté Pharsale pour retourner à Athènes, mais ce bruit n'est pas confirmé.

Pharsale abandonnée

Paris, 3 mai. — Sans qu'on dise s'ils ont abandonné la ligne de Volo à Pharsale, une dépêche annonce que les Grecs sont établis de Pharsale à Dhomokos, c'est-à-dire sur le versant occidental des monts Kassidiari.

Ils défendraient ainsi la grande route conduisant de Larissa à Athènes et passant par Lamia.

Dhomokss est à une quarantaine de kilomètres au sud de Pharsale.

Vienne, 3 mai. — Des dépêches de Constantinople, source turque, confirment que l'évacuation de Pharsale a commencé.

Une dépêche d'Athènes expliquait hier soir que cette évacuation avait été ordonnée dans l'éventualité d'un assaut de Pharsale — qui se trouve dans la plaine — par les Turcs.

Les Grecs ne semblent pas se préparer à livrer une bataille et se retirent vers Domokos sur la ligne de défense naturelle que limitent les monts Othrys.

Athènes, 3 mai. — Les Turcs ont abandoné Kaditza que les Grecs ont réoccupé. Kaditza se trouve à mi-chemin sur la voie ferrée entre Pharsale et Trikala.

Il est probable que l'avant-garde turque de la division qui occupe Trikala a trouvé des forces importantes grecques dans les environs de Kar*ditza et a été obligée d'évacuer* cette place.

Ce télégramme démontre que l'aile droite turque est loin encore d'avoir terminé son mouvement contre Pharsale.

Combat devant Volo

Londres, 3 mai. — On télégraphie de Larissa au *Times* :

« Un engagement peu important qui a duré une demi-heure, a eu lieu devant Volo, entre la cavalerie turque et *un corps de 4,000 fantassins* grecs appuyés par trois batteries d'artillerie.

» Les Grecs ont battu en retraite et les Turcs sont entrés dans la ville. »

LA VICTOIRE DES GRECS
à Velestino

Volo, 3 mai. — La victoire grecque de Velestino a été très belle. J'ai passé la journée d'hier avec l'état-major à visiter le champ de bataille. Le colonel Smolenitz a vraiment manœuvré hier à la perfection. Les 8,000 hommes ont non-seulement battu 9,000 Turcs, mais les ont forcés à une retraite précipitée sur Larissa.

J'ai vu les morts nombreux laissés sur le champ de bataille.

La cavalerie a surtout souffert. Sur l'ordre du colonel Smolenitz, les Grecs laissèrent les charges furiauses des Turcs arriver à 200 mètres avant d'ouvrir le feu.

La bravoure des Turcs a été vraiment admirable.

Vélestino est complètement dégagé aujourd'hui. Le service des chemins de fer a repris.

Deux bataillons de renfort sont arrivés.

La situation est donc celle-ci : 30.000 hommes environ à Pharsale et 10.000 environ à Vélestino.

Dans la ville de Volo, la panique a cessé dès l'arrivée des navires anglais, italiens, français et de cinq vaisseaux grecs, mais Volo se vide *comme d'ailleurs toute la Thessalie*. La populace est réfugiée à Eubée et à Athènes où la misère ira croissant.

Reprise de l'offensive

Athènes, 3 mai. — On confirme que les irréguliers commandés par l'officier Tertigis ont réoccupés Karditza et marcheraient actuellement sur Tricala. Il est tout à fait faux que ...